



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - INV. 34-14

JOYEUX NOËL 1958



Une fois encore voici Noël. Depuis plusieurs semaines déjà, les rues s'illuminent, les vitrines des magasins rutilent, les sapins givrés se garnissent de girandoles.

Noël, suivant la tradition, est la fête de famille par excellence; il semble qu'en cette période, chacune, faisant trêve à ses soucis, à ses préoccupations, tente de ressaisir des liens d'amitié que la vie trépidante que nous menons tous nous fait singulièrement relâcher, et l'on rivalise d'ingéniosité pour que se réalise le souhait si souvent exprimé : « Joyeux Noël! »

Cependant, peut-on parler de joie, alors que de toutes parts dans le monde les conflits éclatent, que les nations s'affrontent, que les hommes se déchirent; peut-on parler de joie, alors que nous constatons plus que jamais une débauche de misère, de laideurs, de cruauté et de haine?

Et pourtant, le Message de joie et d'espérance que l'Enfant Dieu a apporté au monde en cette nuit de Noël, reste immuablement valable, car la joie que Noël nous apporte, n'est-ce pas plutôt celle que donne l'amour, un amour qui est don de soi?

Aussi, à vous toutes, chères Camarades, où que vous soyez en cette nuit de Noël, nous souhaitons de connaître cette vraie joie :

Joie d'Aimer,
Joie de Donner,
Joie de Servir,

et, au seuil de l'année qui va commencer, le vœu que nous formons est que, en vous, en nous toutes, cette joie demeure.

4 P4616

LA FEMME BELGE dans la Résistance

par Claire DUYSBURGH

Si, dans le passé, des femmes ont joué un rôle prépondérant dans les destinées de leur pays, que ce soit dans le domaine de l'art, des lettres, de la science, de la politique, notre siècle est, sans conteste, marqué par des événements qui ont permis aux femmes de se distinguer dans une sphère où elles ont affronté des dangers tels qu'il serait injuste, désormais, de leur dénier le droit de prendre part à la vie publique et de partager les responsabilités humaines qui, jusqu'ici, ont été principalement dévolues aux hommes : ce sont les femmes dans la Résistance.

En 1914, trois grandes figures : Edith Cavell, l'héroïque infirmière de nationalité anglaise, Louise de Bettignies, Gabrielle Petit, trois grandes figures entrées dans la légende.

Nous mettrons ici l'accent sur Gabrielle Petit.

Elle est née à Tournai, le 20 février 1893, d'une famille de la grosse bourgeoisie ayant eu de sérieux revers. Son père est dur et incompréhensif, sa mère toute douceur et dévouement.

De sa mère, elle tient la bonté du cœur en face de tout ce qui souffre, mais affirme par ailleurs une très forte personnalité.

A quatre ans, une scène entre Gabrielle et sa mère qui voulait l'habiller est révélatrice du caractère volontaire de l'enfant qui ne plie pas si on emploie la force. Elle est cependant très raisonnable et d'une maturité précoce.

A sept ans, elle était la confidente de sa mère.

La mort de celle-ci est pour elle un véritable drame intime qui la marque profondément. Elle avait huit ans à peine, mais ne l'apprit, en pension, qu'au moment de sa première communion. De spontanée qu'elle était, Gabrielle devient renfermée et souffre en silence.

D'une intelligence peu commune, d'une force de volonté au-dessus de toute conception, elle est vraiment un être exceptionnel. Etre profondément droit et honnête, la vie de lutte qu'elle connaîtra la poussera toujours au premier rang dans la défense de toute cause élevée.

Après avoir quitté le toit paternel où elle souffre d'un manque d'affection et de compréhension, elle rentre en pension, mais son besoin de liberté se faisant déjà impérieusement sentir, elle se sauve, ne pouvant supporter la claustration.

Et la lutte pour la vie commence ; elle se soumet à toutes les épreuves : petite main dans un atelier de couture, servante, bonne d'enfants, vendeuse de grand magasin, etc. Sa santé, loin d'être florissante, est encore compromise par la misère dans laquelle elle vit.



Photo Ern. Thill, Bruxelles

“Je veux leur montrer comment une Belge sait mourir”

Monument GABRIELLE PETIT, à Bruxelles

La Femme Belge dans la Résistance

En 1911, elle ira louer une petite mansarde dans une maison de la Chaussée d'Anvers. Là elle fait la connaissance d'une brave famille wallonne, les Collet, où jusqu'à sa mort elle trouvera toute la tendresse et l'abri qui lui ont manqué jusqu'alors.

Dès l'invasion, en août 1914, Gabrielle Petit disait : « Ma Patrie souffre, elle appelle à l'aide. »

S'occupant, au début, à la Croix-Rouge, son tempérament de lutteuse la pousse à entreprendre un travail plus dangereux, mais à ses yeux plus efficace, pour la libération de son pays. Elle décide de s'occuper d'espionnage. Le droit et le devoir de Gabrielle sont clairs. A Dinant, la soldatesque tue les petits enfants sous les yeux de leurs mères. A Andenne, Tamones, dans le Luxembourg, des piles de cadavres s'amoncellent dans les rues, des hommes sont enterrés vivants.

De la Belgique torturée, une clamour d'effroi monte. Un cri ardent y fait écho : le serment de Belges qui jurent de faire pièce aux massacres de Louvain et d'Aerchot. Y eut-il jamais plus légitime défense ? La voix de Gaby se mêle à celles des conjurés.

Gabrielle Petit est chargée tout d'abord de l'observation territoriale de la région de Tournai, observation consistant surtout dans l'identification des troupes de passage. Elle mit dans l'exercice de ses nouvelles fonctions toutes les ressources de son intelligence merveilleuse.

Elle va partout, à travers mille dangers, sous de multiples déguisements, avec des audaces inouies. Elle affronte dix fois, vingt fois la mort.

Elle glisse sans cesse à travers les doigts de la « Polizei » qui est sur les dents. Le grand quartier général allemand constate que de nombreux renseignements parviennent aux alliés. Ses traqueurs ont ordre de redoubler de vigilance pour dépister espions et espionnes.

Gabrielle poursuit sa mission sans relâche, allant jusqu'à pénétrer dans les cabarets que fréquentent les officiers allemands : l'alcool rend bavard.

Son incroyable activité ne se bornait pas à fournir des renseignements aux états-majors alliés. Entre deux courses dans la zone des étapes, ses rapports et ses écritures étant à jour, elle parcourt la ville en quête de jeunes gens à expédier vers la frontière.

Elle distribuait également le *Mot du Soldat*, la *Libre Belgique*. La jeune fille était, en réalité, soldat, soldat modeste, mais soldat tenace, à la volonté de fer, soldat prêt à tout, même à subir la torture pour l'amour de la Patrie.

Le 2 février 1916, dénoncée par un Hollandais qui s'était introduit dans le service, Gabrielle est arrêtée et conduite à Saint-Gilles.

Quinze jours après, on la juge dans l'enceinte du Sénat. Elle tient tête à ses juges et refuse de donner les noms de ses comparses : « Ça jamais, j'aime mieux mourir », dit-elle. Elle est condamnée à mort et entend l'arrêt sans qu'une ligne de son visage ait bougé.

Elle refuse d'introduire un recours en grâce, déclarant qu'elle ne s'abaissera jamais devant un Allemand, encore moins devant le Kaiser. « Je veux leur montrer comment une Belge sait mourir », ces mots sont gravés pour la postérité sur le socle du monument élevé, place Saint-Jean, à la mémoire de l'héroïne nationale.

Son exécution eut lieu le 1^{er} avril 1916. Elle marche d'un pas alerte, suivant son habitude, vers le peloton d'exécution. Un soldat s'approche avec le bandeaum, qu'on met sur les yeux des condamnés, elle refuse avec violence en s'écriant : « Res-

pectez au moins le dernier vœu d'une femme qui va mourir. »

Tandis que l'officier précipite les commandements, elle s'écrie : « Vive la Belgique. Vive le R... »

Gabrielle Petit symbolise la résistance des femmes belges pendant la guerre 1914-1918.

Ses sœurs de 1940-1945 ont repris le flambeau et lutté de toutes leurs forces contre la nouvelle invasion.

La deuxième guerre a présenté un aspect tout particulier en ce sens que la résistance et le travail sourd et lent des populations civiles ont contribué pour une large part à la victoire du droit sur les forces destructrices.

A l'organisation systématique par les nazis, race des seigneurs, il a fallu opposer une résistance farouche, défendre pied à pied même notre patrimoine spirituel qu'une propagande insidieuse tentait d'ébranler, et préparer la grande vague libératrice de 1944.

Les femmes n'ont pas été les dernières à comprendre que leur Pays avait besoin de toutes les bonnes volontés.

Dans tous les Pays martyrs, avec l'entêtement, mais aussi la persévérance qui les caractérisent, les femmes ont répondu : « Présent. »

Il serait fastidieux d'examiner en détail les activités multiples auxquelles elles se sont livrées : agents de renseignements et d'action, passeuses d'hommes, courrières, distributrices de journaux clandestins, saboteuses, etc., etc.

Nous remémorant Gabrielle Petit, la Tournaisienne, comment ne pas songer immédiatement à cette autre Tournaisienne : Marguerite Bervoets.

Margot est née le 6 mars 1914. Enfant unique de parents qui menaient une vie particulièrement active, elle acquit, dès ses premières années, une relative indépendance. Très tôt apparurent chez elle des traits de psychologie assez significatifs qui pouvaient faire prévoir l'action héroïque qu'elle consentit librement plus tard. Elle suivait les cours du lycée de Mons que sa mère dirigeait, quand un jour son professeur de morale demanda à ses élèves quelle pensée, à leur sens, pouvait être mise en exemple de leur vie ; elle fut frappée de la réponse de Marguerite qui avait choisi, dans Maeterlinck, les deux extraits suivants : « Il n'y a qu'une chose qui ne se transforme jamais en souffrance, c'est le bien que nous avons fait. » Et : « Il est beau de savoir se sacrifier simplement, lorsque le sacrifice vient au-devant de nous et qu'il porte un bonheur véritable aux autres hommes. » A l'âge de seize ans, elle présente avec une certaine gaucherie, dont elle ne se départit jamais tout à fait, sa première poésie intitulée « Chromatisme ». A côté d'audaces et de gaucheries puériles, certaines notes graves acquièrent aujourd'hui une significations douloureuse. Elle écrivait : « Je mourrai seule, sans bruit, à la chute d'un soir ocre de ce soleil qui sait combien je l'aime. » Marguerite Bervoets fut décapitée le 9 août 1944, à Wittenbuttel, à 19 heures.

En 1932, elle conquiert, avec grande distinction, le diplôme de licenciement en philosophie et lettres ; en 1937, elle est nommée à Tournai professeur de littérature française, à la section des régentes, annexée à l'école normale primaire. Sa puissance de travail, qui était considérable, lui permit de mener de front l'enseignement auquel elle s'adonnait avec une rare conscience et la thèse de doctorat qui demeure pour elle un souci constant jusqu'à son entrée dans la résistance.

Dès les premiers instants de la guerre, elle se donne corps et âme à la cause de la liberté. Son activité fut débordante :

elle était de ces natures exigeantes lorsqu'il s'agit du devoir et qui pensent, suivant Saint-Exupéry, qu'*« on n'a rien donné quand on n'a pas tout donné »*. Par ses seuls moyens, à l'aide d'un matériel rudimentaire, elle fait paraître un hebdomadaire clandestin, *La Délivrance* ; elle fait aussi partie de l'Armée Secrète. Elle fut chargée d'obtenir et de transmettre au groupement de Bruxelles des renseignements divers : troupes en garnison, passages de troupes, de matériel, de trains. Puis elle devint agent de liaison entre les groupements de résistance de Lille et de Tournai. Tandis qu'elle recrutait de nouveaux membres pour le groupement dont elle faisait partie, elle consacrait tout son dévouement à placer en lieu sûr les parachutistes alliés qui, descendus dans le Nord de la France, étaient chargés d'établir un réseau serré et efficace d'espionnage en vue du débarquement. Lui parvint tout un arsenal d'armes de guerre dont elle pourvoyait ceux qui se chargeaient de supprimer les traîtres particulièrement dangereux.

En août 1942, Marguerite reçoit l'ordre de se procurer des photographies du champ d'aviation de Chièvres. Elle part avec Cécile Detournay, autre résistante tournaisienne.

Elle emporte avec elle, car il faut tout prévoir, un sac de provisions. Vers onze heures, alors qu'elle s'emploie à photographier le champ, un Allemand surgit d'un fourré ou il se dissimulait, arrête les jeunes filles, qu'il conduit devant un officier qui procède à un interrogatoire serré. Elle explique avec beaucoup de naturel que le seul but de leur visite est d'obtenir des vivres qu'elles venaient d'acquérir, et les photographies prises étaient destinées à épouser un film dont les premières photos étaient des portraits.

Les Allemands s'occupent de vérifier les dires qui sont reconnus exacts. Toutefois, il est décidé de procéder à une perquisition au domicile des inculpées. Rien n'est découvert chez Cécile Detournay ; par contre, tout l'arsenal fut mis à jour dans l'appartement de Marguerite. Les Allemands se rendirent compte qu'ils avaient mis la main sur une redoutable espionne. Ils ne cachèrent pas leur joie. Incarcérée à Mons, elle quitta celle-ci le 13 juin 1943 pour l'Allemagne. Essen, puis Mesum où, le 17 mars, elle partit pour être jugée. Au cours d'un interrogatoire, un officier allemand avait posé cette question : Si on vous fusillait, que dirait-on à Tournai ? Marguerite répondit sans sourciller : On pensera de moi ce qu'on a pensé de Gabrielle Petit, et de vous ce qu'on continuera à penser des officiers allemands qui l'ont fait exécuter.

Le 13 novembre 1941, au moment d'accomplir une mission particulièrement dangereuse, Marguerite Bervoets confiait son testament moral à une amie : « A n'ouvrir qu'à l'annonce de ma mort. — Je vous ai élue entre toutes pour recevoir mes dernières volontés. Je sais, en effet, que vous m'aimez assez pour les faire respecter de tous. On vous dira que je suis morte inutilement, bêtement, en exaltée. Ce sera la vérité historique. Il y en aura une autre : j'ai péri pour attester que l'on peut à la fois aimer follement la vie et consentir à une mort certaine. A vous incombera la tâche d'adoucir la douleur de ma mère. Dites-lui que je suis tombée pour que le ciel de Belgique soit plus pur, pour que ceux qui me suivent puissent y vivre comme je l'ai tant voulu moi-même. Je ne regrette rien malgré tout... »

(A suivre)

LA MINUTE ÉCHAPPÉE

Conte de Noël

par Micheline MAUREL

C'était le soir de Noël. Tout le monde attendait minuit. Les enfants les plus petits dormaient déjà depuis longtemps et rêvaient des cadeaux qu'ils trouveraient dans leurs souliers. Les enfants les plus grands regardaient la pendule où les aiguilles lentement se rapprochaient de minuit. Toutes les cheminées de la ville attendaient minuit, les églises attendaient minuit, le ciel même attendait minuit. Onze heures avaient sonné, onze heures et demie, onze heures trois quarts... Tout le monde attendait minuit pour se réjouir. Alors, voyant que son absence ne ferait de mal à personne, une Minute parmi les dernières minutes avant minuit, une Minute sauta de l'heure et s'en alla.

L'aiguille des horloges fit un petit bond, mais personne ne s'en aperçut. Minuit sonna. Les vitraux s'illuminèrent. On apporta dans les crèches des églises l'Enfant-Jésus de cire ou de porcelaine. De toutes parts, les cantiques s'élevaient, les tuyaux des orgues grondaient, les prières tournaient dans le ciel, et, sur les tables, les bougies vacillantes se reflétaient dans les plats d'argent.

Pendant ce temps, la Minute échappée voltigeait à travers le monde. Minute échappée. Minute enchantée, elle était libre, libre enfin, délivrée du cycle du temps, libre d'aller où elle voulait, libre de revenir et de recommencer.

Elle parcourait le monde, se posant partout où on l'appelait. Sur le Grand Huit des champs de foire, on faisait deux tours au lieu d'un. Et les enfants disaient : « Quelle chance ! ». Sur le train arrêté en gare pour que la vieille dame qui courait essoufflée ait le temps de l'attraper. Sur le voleur méchant pour le retenir une minute et laisser aux gendarmes le temps d'arriver. Sur la voiture de la police, quand le voleur n'était pas méchant et méritait de s'échapper. Elle donnait aux prisonniers la minute supplémentaire qu'il leur fallait pour s'évader. Aux alpinistes en danger, elle donnait la minute de résistance qui laisserait aux sauveteurs le temps de grimper jusqu'à eux. Sur la maîtresse de classe qui descendait de son estrade pour ramasser les compositions d'arithmétique, quand les enfants criaient : « Oh, M'selle, encore une minute ! ». Elle, la Minute échappée, la leur donnait cette minute.

Elle se posait sur la main du Chef d'Etat prête à signer la guerre, sur le ressort du lance-bombe prêt à lancer la bombe, sur le tank brutal prêt à foncer dans la foule. Et quelqu'un venait dire un mot à l'oreille du Chef d'Etat. Et la ville à bombarder filait très loin, la bombe ne pouvait plus tomber que dans la mer. Et le soldat sur le tank se disait : « Mes chefs sont idiots ! », il arrêtait la marche de ses camarades; plus personne ne fonçait dans la foule, plus personne ne tirait.

Grâce à la Minute échappée, tout allait gaiement par le monde. Mais alors dans tous les pays, des



CHAGALL - "L'Hiver"

gens commencèrent à s'inquiéter : les astronomes, les horlogers et les fabricants d'instruments de précision. Ils se réunissaient pour examiner la question, ils dressaient des graphiques et des statistiques. « Dans la nuit du 24 au 25 décembre, dans le dernier quart d'heure avant minuit, une minute a disparu, une minute n'a pas eu lieu. Elle est sortie du cycle du temps. Et depuis lors, plus rien ne va : une minute vagabonde se promène à travers le monde pour fausser tous nos calculs. Une minute supplémentaire, une minute dansante et qui se renouvelle, qui retarde les horaires et qui défie nos prévisions. Il faut rattraper cette minute folle et la rejeter dans le fleuve des minutes écoulées. »

— Pourquoi ? disait un vieux sage. Une Minute échappée la nuit de Noël peut-elle vraiment faire du mal ?

— Elle défie nos prévisions, criaient les astronomes et les horlogers. Elle nous empêche d'avoir raison ! Voilà que le soleil ne se lève plus à l'heure que nous avions fixée ! Voilà que les avions, les trains et les étoiles ne suivent plus l'horaire prévu ! Voilà que nos chronomètres se trompent ! Il faut rattraper cette minute égarée, cette minute qui revient et recommence, cette minute aux préentions d'éternité !

La Minute en les entendant souriait dans son cœur de minute.

Et chaque fois qu'un de ces techniciens se croit près de la rattraper, elle se pose sur lui et l'arrête. Elle l'arrête une minute; juste le temps d'un rêve, le temps de songer : « Pourquoi pas ? », le temps d'écrire la première ligne d'un poème.

(Extrait de « Him Li Co ou le Huitième Enfant » - Hatier.)

NOËL EN FORÊT NOIRE

Dans la baraque où nous sommes entassées dans la vermine et la plus sordide misère, nous nous préparons à fêter Noël... Le commandant du camp a donné l'autorisation de couper des sapins pour orner les baraques, on nous en apporte trois et ce parfum de forêt qui vient d'entrer nous grise un peu. On écrase des brindilles entre ses doigts... Cela sent bon! Dans le poêle, des banchages crépitent et cette douce senteur de Noël monte et dissipe en un instant l'air lourd et vicié dans lequel nous nous asphyxions lentement. Nous sommes là environ deux cents femmes de seize à soixante-douze ans, déportées politiques de tous pays, mêlées à des prisonnières de droit commun. Le dernier train de déportées parti de Belfort le 17 novembre a été déversé ici et les unes après les autres les prisons d'Alsace ont été repliées sur ce sous-camp de Schirmeck, au nord du pays de Bade. Nous y vivons dans un dénuement et un abandon complets, dans une cohue invraisemblable et un bruit infernal. Des volets pleins sont fermés dès 16 heures, fixés à l'extérieur par de lourdes barres, l'électricité est coupée complètement vers 19 heures et nous souffrons davantage du manque d'air et de lumière que de la faim qui nous tenuille.

En cette veille de Noël, auprès des sapins, chacune s'active à la besogne; les yeux rougis par les larmes se séchent enfin; les plus désespérées se laissent entraîner à préparer cette fête que nous voulons belle! il faut décorer les sapins et préparer le programme des réjouissances...

La corvée d'eau qui revient de la rivière a rapporté de belles pommes de pin et des rubans de papier argenté jetés par des avions la nuit dernière. Avec un peu de soupe gluante, on colle du papier d'argent sur chaque écaille, c'est merveilleux. On a sacrifié quelques vêtements de dessous en indémaillable rose pour faire des corps de poupées, on les bourre de chiffons... Habillées avec des restes de foulards ou de blouses usées, coiffées de chapeaux ornés de bouclettes coupées à la chevelure noire de la belle Marseillaise ou de la blonde Lisel, ce sont vraiment de jolies poupées. Nous avons aussi des animaux variés : Ric et Rac taillés en cachette dans des bords de couvertures, girafes, oiseaux, libellules avec ailes transparentes faites dans de l'Erzatz de vitres, des fruits merveilleux peints sur des cartons subtilisés à l'usine, avec du rouge à lèvres sauvé des perquisitions. Les mains adroites des Russes et des Polonaises font éclore à profusion des fleurs en papier.

Un souffle joyeux a passé parmi nous et des groupes affaires préparent des chants, des saynettes, chacune dans sa langue maternelle et dans l'esprit de la fête.

Brusquement l'atmosphère sympathique où nous évoluons avec tant d'allégresse est troublée par l'arrivée du café... Une voix s'écrie : « Le café est sucré! » et comme un écho la nouvelle se propage : « Il est sucré... il est vraiment sucré? » On se précipite au-devant de ce régal inespéré et apremment certaines réclament aussitôt leur part. Deux brocs ne sont pas arrivés à destination... Qui les a volés? Où les cache-t-on?... Telles des furies, des femmes s'élancent à la recherche des brocs disparus que l'on retrouve dissimulés au fond de la baraque.

Des vociférations grossières s'échangent en toutes langues, c'est la bagarre dans toute son horreur! Il faut séparer les combattantes, les raisonner, les calmer... Ces malheureuses ne comprendront donc jamais rien, un simple incident suf-

fit à déchaîner toute cette bassesse, cette misère que nous étions si près d'oublier ce soir. Les mots d'apaisement semblent vains et l'on se sent tout à coup le cœur lourd à pleurer.

Et pourtant, c'est Noël!

Il faut coûte que coûte se reprendre, retrouver la paix, la douce paix de Noël.

De courageuses filles ont repris le travail... des fleurs, des étoiles s'accrochent aux branches...

La petite crèche est là, la crèche préparée par Suzon dès le début de décembre avec l'espoir de la rapporter à ses cinq petits qui l'attendent là-bas, dans les ruines d'une petite ville des Vosges, pillée et incendiée. Une bougie l'éclaire, l'unique bougie de la fête. En elle nous voyons scintiller toutes les lumières des sapins d'autrefois et cette lumière resplendit dans nos cœurs malgré les souffrances de l'heure présente.

Le souvenir de la pénible rixe est dissipé et d'un même cœur, d'un même élan, nous chantons toutes ensemble, chacune dans sa langue maternelle, « Mon beau Sapin ».

« Mon beau sapin, tes verts sommets et leur fidèle ombrage, de la foi qui n'ement jamais, de la constance et de la paix, mon beau sapin, tes verts sommets m'offrent la douce image... »

Les phrases du cantique familier prennent tout à coup un sens plus précis, une puissance surnaturelle nous soulève au-dessus de nos misères.

Gaggenau, Noël 1944.

LOU BLAZER

LA CHRONIQUE DES LIVRES

Him Li Co

ou

Le Huitième Enfant

par Micheline MAUREL

(Hatier)

Le joli conte de Noël que nous publions page 3 est le dernier d'un petit recueil destiné aux enfants, que Micheline Maurel publie chez Hatier. Ce conte-là semble destiné aussi aux adultes, mais ne croirez pas que vous prendrez moins de plaisir à lire les autres :

« Si Peau d'Ane m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême... »

Micheline Maurel, tout comme George Sand dans les Contes d'une Grand'Mère, a le sens de l'enfance. Essayez donc le pouvoir d'un conte comme « Si l'ascenseur ne s'arrêtait pas... » sur vos enfants, petits-enfants, neveux et filleuls, en leur lisant à haute voix. Cet ascenseur qui sort du plafond et monte vers la lune, ou qui s'enfonce jusqu'au cœur de la Terre les fascine... Et la grand'mère chinoise qui sort de son cadre pour jouer des tours à toute la famille, et ce campeur errant, vieux comme l'Arche où Noé a oublié de le recenser...

Les illustrations de Danielle Dillemann sont charmantes. Ce petit livre enchantera nos camarades et leurs enfants.

ANNE FERNIER



Photo Hurault-Viollet

JÉSUS

Le petit enfant juif qui échappa au Massacre des Innocents

(Cathédrale N.-D. de Paris. Clôture du Chœur. Nativité ; détail).

...Un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et dit : Lève-toi, prends le petit enfant et sa mère, fuis en Egypte, et restes-y jusqu'à ce que je te parle; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire périr. Joseph se leva, prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Egypte...

...Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les mages, se mit dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants de deux ans et au-dessous qui étaient à Bethléhem et dans tout son territoire...

« Evangile selon MATTHIEU ».

"LA DESTINÉE DE CE PEUPLE DEVENAIT MON PARTAGE"

par Gabrielle FERRIÈRES

Par suite d'un accident matériel, nous donnons aujourd'hui seulement la fin de l'article de Gabrielle FERRIÈRES, paru dans le numéro de Mai-Juin.

Nous nous excusons auprès de nos camarades et de l'auteur.

LA RÉDACTION.

Les années d'occupation s'écoulent au rythme accéléré des rafles et des déportations.

Les « Anne Frank » dans les greniers où elles se cachent « entendent toujours plus fort le tonnerre qui approche et qui annonce probablement leur mort ». Les « Jacqueline Mesnil-Amar » vivent dans l'anxiété : un mari arrêté, une famille menacée sont des soucis pesants — toutes, nous avons connu cela — mais, pour cette jeune femme de religion juive, l'angoisse est d'une essence différente :

« ...Et je regarde cette femme assise, « étrangère et semblable à moi, figée à « ce sol par tant de racines, dans le passé « et l'avenir, et à ses côtés, je me sens « mouvante et transitoire, venue de très « loin dans les siècles, avec cet autre « visage secret, qui est aussi moi, et « me vient « d'ailleurs », de je ne sais « où, de nulle part, et malgré moi je « suis aussi la sœur de tous ces enfants « d'Israël, que je ne connais pas, les « étrangers, les inconnus, les traqués, « les perdus, mes compagnons de mi- « sère, poursuivis et frappés comme « moi par notre Fatalité, notre Dieu mé- « connu... (1). »

Là-bas, les crématoires absorbent leur ration de cadavres. Dans les pays qu'Hitler a conquis ou contrôlés, il y avait 8.295.000 Juifs — 6.093.000 mourront, soit 73,40 % de leur nombre — et le monde assiste au plus grand massacre de tous les temps. L'histoire aura la honte de constater la carence d'une civilisation impuissante à empêcher de telles choses, et sera peut-être, même, obligée de dire qu'elle ne s'y est pas employée.

...En 1939, il devient indispensable pour des dizaines de milliers de Juifs de quitter l'Europe. Le seul pays pouvant et voulant les accueillir est la Palestine. Les pays neutres et les nations américaines se renvoient les réfugiés. Pour les malheureux qui fuient l'antisémitisme sous sa forme la plus moderne, la plus perfectionnée, la plus virulente, la forme hitlérienne, arriver à un port est une question de vie ou de mort. Mais en 1939 il devient indispensable pour la Grande-Bretagne de maintenir la sécurité de ses voies de communication impériales. C'est pour elle aussi une question de vie ou de mort. La Grande-Bretagne pense avoir plus besoin de la paix avec le monde arabe qu'avec sa conscience. Elle publie donc, en 1939, un « Livre Blanc » qui, pour donner satisfaction aux effendis et à leurs hommes de main, réglemente l'immigration des Juifs en Palestine et l'achat des terres. C'est au moment où plus que jamais les Juifs ont besoin d'un foyer que la Puissance mandataire abandonne le projet de création d'un Foyer National Juif en Palestine. C'est au moment où plus que jamais les Juifs ont besoin de se réfugier quelque part que la Grande-Bretagne leur ferme les portes de la Palestine. 75.000 Juifs seulement seront autorisés à y entrer au cours des cinq années à venir, à moins que les Arabes n'acceptent d'en laisser entrer davantage.



Enfants Juifs au Camp de Concentration

...Mais la Grande-Bretagne mène, par ailleurs, la lutte contre l'ennemi le plus farouche que le peuple juif ait connu au long de sa longue histoire : Hitler. Pour les Juifs de Palestine, le dilemme est grave. David Ben Gourion, qui, après avoir été ouvrier agricole à Sedjera, employé dans les caves du Baron de Rothschild, ouvrier d'imprimerie, militant syndicaliste, secrétaire général de la Histadrout, est devenu le chef du mouvement sioniste (tandis que Weizmann, trop anglophilie, rentre dans l'ombre), symbolise la génération de pionniers prête maintenant à prendre en mains les destinées du Yichow. Et il déclare : Nous combattrons le Livre Blanc comme s'il n'y avait pas la guerre. Nous ferons la guerre comme s'il n'y avait pas le Livre Blanc... »

Mais en même temps, des actes isolés apparaissent : à Anvers, lors de la publication de l'édit ordonnant aux Juifs de porter un brassard avec l'étoile de David, tous les non-Juifs de la ville arborent le signe discriminatoire et dans nombre d'églises on voit des rubans de soie, brodés de l'étoile jaune, au bras des Christ de bois. Les Allemands doivent rapporter leur ordre (2). Au Danemark, le vieux roi Christian vient en grande tenue assister au service religieux à la Synagogue de Copenhague. Le 11 juillet, un télégramme de protestation, destiné à être lu publiquement dans les églises, est adressé à Seyss-Inquart, le commissaire du Reich, par le Synode de l'Eglise réformée de Hollande, en plein accord avec l'épiscopat catholique — mais ceci n'empêchera pas Edith Stein, en religion Sœur Thérèse Benedict de la Croix, et sa sœur Rose d'être arrêtées par la Gestapo, au petit Carmel d'Echt, déportées à Auschwitz et conduites à la chambre à gaz.

...J'avais entendu parler de ces persécutions massives qui frappaient les

Juifs allemands. Mais, soudain, il m'apparut clairement que la main du Seigneur s'abattait lourdement sur son peuple et que la destinée de ce peuple « devenait mon partage » (3), ainsi s'exprime cette fille d'Israël, disciple de Husserl et de saint Thomas d'Aquin.

Pendant ce temps, des tractations s'opèrent — nous ignorons encore de quels bas marchandages les malheureux en route pour Auschwitz font l'objet. L'extraordinaire livre de Joël Brand (4) jette une lueur sinistre sur ces agissements. Le chef de l'extermination, Eichmann, Himmler lui-même, veulent-ils se créer, grâce à l'affaire de Budapest, un contact avec les alliés? Ceux-ci réagiront-ils au troc proposé et 10.000 camions alliés sauveront-ils l'existence d'un million de Juifs? C'est ce que Joël Brand nous raconte mais, hélas! nul ne sort grandi de cette sombre histoire.

La guerre est finie — tout recommence en Palestine. Je n'essayerai pas de raconter, ici, ce que furent les luttes qui aboutirent, enfin, à la proclamation de l'Etat d'Israël — mais je pense que nous pouvons découvrir une raison d'espérer en écoutant la leçon que nous donne un peuple, retrouvant par dessus deux mille ans, l'esprit des communautés essénianes d'où le christianisme est sorti. « ...Il n'y a aucune maison qui soit la propriété de personne, aucune qui ne soit, en fait, la maison de tous... » N'est-il pas magnifique, ce retour à la Terre promise de certains rescapés des camps de la mort qui se joignent à leurs frères, venus du monde entier, pour créer une nation?

L'épopée de ce rassemblement des exilés est un signe contre lequel les Reines de Césarée et les Nouveaux Maitres ne peuvent rien et ce n'est pas par hasard que la voix d'Anne Frank se fait entendre, treize ans après sa mort.

C'est une enfant qui nous parle, une enfant prophétique, comme ses pères qui croyaient à la Terre promise. Elle affirmait « que le monde connaîtrait de nous le veau l'ordre, le repos, la paix ». Elle sera entendue, non par nous, marqués par trop de luttes, mais par d'autres enfants, ceux qui vont dans le silence recueillir l'écho de sa voix, ceux qui allègeront applaudir le Cercle caucasien, ceux qui se groupèrent, pendant leurs vacances d'été, pour suivre un stage pilote sur la discrimination raciale. Nous les regardons grandir, nos enfants de déportés, que l'après-guerre n'a pas abîmés — nous voudrions qu'ils gardent la foi en certains idéaux pour lesquels leurs aînés ont souffert.

Croire en quelque chose, comme cet immigrant du Yémen qui raconte ainsi son arrivée en Israël : « ...Et nous étions couchés en grand nombre, à même le sable et le ciel était notre toit, famille par famille, et de formidables tempêtes faisaient rage et dans notre cœur nous priâmes pour notre « aliyah » : « Puis sent les ailes de l'aigle nous emmener dans notre patrie ! » — « Et nous fûmes enlevés dans les airs. »

Et ils furent enlevés dans les airs, sur les ailes des grands aigles blancs du Near East Air Transport. Et ces Juifs, qui n'avaient jamais vu une bicyclette, montèrent, pleins de confiance, dans les avions qui les attendaient, car il est écrit : « Sur les ailes de l'aigle, je vous ai ramenés vers moi ! »

GABRIELLE FERRIERES

(La photo qui illustre cet article est extraite du beau livre publié par « Défense de la France » "Les Témoins qui se firent égorer").

(1) Ceux qui ne dormaient pas, par Jacqueline Mesnil-Amar (aux Editions de Minuit).

(2) Au risque de se perdre. Kathryn Hulme (Stock).

(3) Edith Stein, par une Moniale française (Editions du Seuil).

(4) Un troc monstrueux, un million de Juifs pour dix mille camions (Editions du Seuil).

Notre Enquête sur la Vieillesse

Notre article sur la vieillesse nous a valu un certain nombre de réponses, nombre malheureusement insuffisant pour nous permettre d'avoir une claire vue des besoins et des désirs de nos adhérentes, ainsi que de l'ampleur de l'aide que nous aurions éventuellement à leur apporter.

Certaines de nos adhérentes suggèrent que l'A.D.I.R. procure à nos camarades âgées qui ne disposent que de faibles ressources, une aide matérielle qui leur permette « d'équilibrer d'une façon juste et rationnelle le taux de la pension ». (Jane Barsacq).

A cela, nous répondons que depuis longtemps déjà, par l'intermédiaire de nos déléguées de province, nous sommes en contact avec nos camarades qui, en raison de leur âge, et de la modicité de leurs ressources, ont besoin d'un supplément; en diverses circonstances, nous adressons à ces « aînées » une petite aide pour leur permettre d'améliorer leurs conditions d'existence.

D'autres envisagent la création d'une Maison de retraite A.D.I.R.; l'une d'entre elles, même, de constituer un fonds de secours alimenté par les versements bénévoles des adhérentes et qui aiderait à la création de cette Maison de retraite.

Mais une autre s'élève contre le principe de Maison de retraite, estimant que trop de soins et de sollicitude font que les personnes âgées « deviennent vite des impotentes, des égoïstes qui ne pensent qu'à leurs douleurs et en parlent toute la journée »; elle estime que le plus long-temps possible les personnes qui vieillissent doivent tenter de se rendre utiles et elle suggère de faire revivre des villages abandonnés, où des personnes qui vieillissent pourraient s'aider mutuellement. Cette réponse d'ailleurs rejette cette autre qui souhaiterait voir se créer une Maison de retraite pour déportées où chacune, en fonction de ses possibilités, contribuerait au fonctionnement de cette Maison.

Quelle conclusion tirer de ces réponses en apparence contradictoires? Pour nous permettre de dégager des solutions valables, nous nous proposons de vous donner, ici, un aperçu de ce qui est réalisé dans certains pays étrangers, où depuis longtemps déjà l'on s'est penché sur les pro-

blèmes posés par la vieillesse. Nous espérons, ainsi, donner à nos camarades le moyen de fixer leurs préférences et de nous faire part de leurs suggestions, en toute connaissance de cause.

Nous commencerons aujourd'hui par un tour d'horizon dans les pays scandinaves dont la réputation en matière de réalisations en faveur des personnes âgées n'est plus à faire : Home pour les personnes âgées à Horsholm (Danemark).

Le home peut recevoir soixante-dix-neuf pensionnaires. Il se divise en deux parties :

1^o des appartements pour les pensionnaires valides;

2^o un home mixte pour les moins valides.

1^o Les appartements : Ils sont au nombre de soixante (quinze pour les ménages, le reste pour les personnes seules). Ces appartements se composent d'une chambre, une salle de séjour, une cuisine, une salle d'eau.

Mode de vie : Les locataires vivent d'une façon totalement indépendante, sortent et rentrent quand ils le veulent, partent en vacances pour plusieurs jours, etc. Ils apportent leurs meubles personnels, ils peuvent préparer leurs repas, mais s'ils le désirent on peut les leur apporter dans leur appartement. Une sonnerie relie leur appartement au bureau de la directrice-infirmière.

Loyer : Il s'élève à 70 couronnes par personne, chauffage compris (environ 4.500 francs par mois). (Notons que les habitants de ces appartements touchent des pensions d'environ 21.000 francs par mois.)

2^o Le home mixte : On reçoit dans ce home les personnes moins valides qui ont besoin d'une aide presque constante. Il se compose de vingt-huit chambres individuelles (les meubles peuvent être personnels), une salle d'eau avec baignoires et w.-c., munis de dispositifs en facilitant l'usage à des personnes impotentes.

Les repas sont servis dans les chambres.

Ce home est géré par le gouvernement local qui reçoit à cet effet une subvention de l'Etat.

Voici, maintenant, une réalisation privée, relevant d'une Association créée pour administrer les œuvres sociales de l'Eglise luthérienne. Outre les services de visites à domicile des personnes âgées, de soins aux malades, de l'aide ménagère, cette Association gère quinze maisons de retraite du type de celle que nous vous décrivons ci-dessous et qui est située à Copenhague : les chambres individuelles sont spacieuses, gaies, bien chauffées. Les meubles appartiennent aux pensionnaires.

Les repas sont pris en commun ou dans les chambres.

En cas de maladie, les malades sont soignés sur place.

Deux principes essentiels sont à la base de la façon de vivre des pensionnaires :

1^o chacun doit avoir sa chambre individuelle,

2^o chacun doit avoir son mobilier personnel.

Le prix de la pension est fixé à 15 couronnes (équivalent à 975 francs).

Dans un prochain bulletin, nous vous donnerons quelques types de réalisations suédoises en faveur des personnes âgées.

CAPTIVANTE SÉANCE DE CINEMA AU MUSÉE DE L'HOMME

Les « Résistants de 40 » avaient eu la gentillesse d'inviter les membres de l'A.D.I.R. à leur séance du 19 novembre.

Quand la lumière s'est éteinte, nous avons été brusquement ramenés dix-huit ans en arrière : de sa belle voix pleine et grave, le général De Gaulle nous énumérait les raisons de ne pas désespérer et de continuer le combat : « ...Et puis il y a l'honneur », clamait la voix par-dessus les mers... C'était le discours du 22 juin 1940.

Le disque de l'émission de la B.B.C. : « Les Français parlent aux Français », nous a été passé avec le « brouillage », pour mieux rendre l'atmosphère des années sombres. Années sombres, mais exaltantes... « Attention, voici les messages personnels : Andromaque se parfume à la moutarde... » Et les parents d'expliquer à la hâte à la jeune génération ce qu'était le brouillage et qui était cette étrange Andromaque.

Mais le magnifique montage documentaire sur la naissance, la formation et l'épopée de la Division Leclerc ne requiert aucune explication de la part des parents : les jeunes suivaient cet extraordinaire document historique avec passion. Le filon des Forces Navales Françaises Libres, avec le débarquement en Corse et dans le Midi, était aussi prenant pour jeunes et vieux. On souhaiterait que ces documents soient largement diffusés dans les écoles et les lycées. Les jeunes apprécieront beaucoup plus qu'on ne croit de connaître les faits passés dans leur véracité. C'est précisément dans la sobriété de documents comme ceux-ci qu'ils apprécieront la grandeur et même l'héroïsme, alors que de beaux discours littéraires sur ces mêmes valeurs les font parfois sourire, au grand scandale de leurs ancêtres.

A.P.V.

ANNE-MARIE BOUMIER

VIE DE NOS SECTIONS

Section Loiret-Centre

LA SECTION LOIRET-CENTRE
REÇOIT SON FANION
(26 octobre 1958)

Par un dimanche déjà froid d'octobre, les camarades de la région d'Orléans et de Blois se sont retrouvées pour recevoir leur fanion, en présence de M. Morel, Directeur de l'Office départemental des Anciens Combattants, et de M. Giraudel, Directeur interdépartemental du Ministère. C'est des mains de celle qui, depuis sa création, veille sur l'A.D.I.R. comme une mère sur son enfant, Maryka Delmas, que Mmes Flamencourt et Marchand pour le Loiret, Mmes de Bernard et Ferme pour le Loir-et-Cher, ont reçu le fanion de la section.

La minute de silence qui suivit fut empreinte d'une profonde émotion. Immobiles sur la terrasse du château de notre hôte, Marie de Robien, entre les grands bois silencieux d'alentour et ces vieilles belles pierres qui jadis abritèrent Jeanne d'Arc et ses hommes en chemin vers la délivrance de la France, il nous semblait entendre la Gestapo envahir ces lieux et repartir avec son butin humain : Alain et Marie de Robien et trois de leurs enfants. Alain de Robien ne revint jamais sur sa terre. D'autres hommes et d'autres femmes de la région sont morts, comme lui, pour la délivrance de la France. Puisse ce modeste fanion qui symbolise leur sacrifice maintenir encore dans cette vallée de Loire l'idéal de liberté et de justice qui demeure le nôtre.

**

Faut-il préciser que cette belle journée avait commencé par un déjeuner extrêmement fin au bord de la Loire... Nous étions quelques Parisiennes, avec Maryka, à avoir rejoint le groupe sympathique de Marguerite et nous nous sentions bien «chez nous» autour de la grande tablée du restaurateur M. Charpentier, qui connaît Dora et, par hasard, l'un de nos parents également déporté au sinistre «tunnel».

Après la remise du fanion, de bons feux gais et bienfaisants dansaient dans les cheminées de Marie. Le goûter qu'elle avait préparé avec sa fille a été apprécié de tous, en particulier de la bande d'enfants et petits-enfants de camarades qui voltigeaient entre les tartelettes et les gâteaux secs.

Marguerite, toujours sérieuse, a réservé quelques instants pour un bref compte rendu du travail de l'Association qui fut suivi d'un échange de vues intéressant et sympathique.

Anise POSTEL-VINAY.

Section Parisienne

ARBRE DE NOËL

ATTENTION! Cette année, l'Arbre de Noël aura lieu au Cercle Militaire, place Saint-Augustin, le 11 janvier 1959. Nous vous rappelons que vous devez faire inscrire les enfants âgés de moins de douze ans chez Marguerite Billard, 13, rue du Vieux-Colombier, Paris (6^e).

Section Haute-Savoie

Après notre sortie annuelle à Annemasse, en mai dernier, le discours de M. Deffaugt, parvenu trop tard à l'A.D.I.R., n'a pu être inséré dans notre compte rendu.

Nos camarades ayant séjourné à la prison du Pax, seront certainement heureuses d'en trouver l'essentiel dans ce bulletin.

En effet, M. Deffaugt, maire d'Annemasse en 1943-1944, fut, pour les internés de cette prison, d'un précieux secours. Grâce à sa parfaite connaissance de la langue allemande, il intervint journallement auprès des autorités ennemis, et il fut le trait d'union entre les familles et les prisonniers, adoucissant le sort de ces derniers par la remise de lettres et de colis, ajoutée au réconfort personnel qu'il leur apportait. Il favorisa même des évasions, à ses risques et périls. Entré au réseau Gilbert fin 1943, médaillé de la Résistance, nous lui laissons la parole.

Ch. VAILLOT.

Monsieur le Maire,

Mesdames, Messieurs,

Mesdames, la Ville d'Annemasse est très fière et particulièrement heureuse de vous accueillir; car le choix de notre Ville pour votre sortie annuelle nous honore, et nous permet de vous redire aujourd'hui toute notre affection et toute notre gratitude.

J'ai dit, à maintes reprises, que ceux qui n'avaient pas connu les horreurs de la déportation, des camps de concentration, de ces affreux camps de la mort qui resteront à tout jamais une honte pour l'humanité, n'avaient pas le droit d'en parler.

Cela est si vrai que vous, les survivants, vous renoncez bien souvent à évoquer ces heures cruelles, par une espèce de pudeur; et si vous avez confiance dans ceux qui vous entourent, c'est à voix basse, dououreusement, que vous racontez toutes ces misères. Mon ami Francis Dufour a bien voulu quelquefois très tard dans la nuit me raconter ce qui se passait dans ces camps (quel que soit du reste leur nom, de Buchenwald à Mauthausen, ou de Dachau à Auschwitz), et l'évocation d'un certain soir de Noël que nous avons écoute, quelques camarades et moi, les larmes aux yeux, ne pourra sans doute jamais être oubliée.

Parmi vous, Mesdames, de nombreuses figures me sont familières, vous ayant connues dans cette prison du Pax où plus de mille cinq cents personnes, hommes, femmes, enfants de tous âges, sont passées. Si j'ai plaisir à vous revoir, mes chères Camarades, hélas combien d'autres parmi vous n'ont pas eu l'immense joie du retour, et vous me permettrez ici publiquement d'évoquer l'attitude admirable de toutes les femmes ou jeunes filles qui sont passées et que j'ai connues dans cette prison.

Ah! oui, Messieurs, nos compagnes savent parfois souffrir beaucoup mieux que nous autres. Elles savent supporter la souffrance stoïquement, bravement, sans aucune forfanterie, mais avec la certitude qu'elles avaient un devoir à remplir, soit envers ceux qu'elles aimait, mari ou enfants, soit vis-à-vis de la France pour qui beaucoup d'entre elles étaient prêtes à faire tous les sacrifices.

J'affirme sur l'honneur que toutes les femmes que j'ai connues dans cette prison n'ont jamais eu un moment de faiblesse ou de lâcheté, qu'elles se sont conduites admirablement, ayant une attitude en face de l'Allemand faite de dignité et de courage. Mesdames, il me souvient qu'au retour des interrogatoires, vos premières paroles étaient des paroles de confiance et d'encouragement : « J'ai tenu bon, je n'ai rien dit et ils ne sauront rien. »

C'est tout cela qu'aujourd'hui, dans cet Hôtel de Ville et devant tous vos amis, devant les autorités, j'ai le droit d'évoquer en redinant que, nous autres qui avons pu échapper à ces camps dont vous êtes les rescapées, nous avons un devoir sacré à remplir : celui d'expliquer autour de nous tout ce que représentent vos souffrances, vos humiliations. Non pas pour prêcher la haine, il faut savoir pardonner, mais ce serait un crime d'oublier. Et ce matin, au cours du défilé où, en tête, certains de nos camarades portaient cette tenue rayée bleu et blanc de bagnard dont les Allemands avaient voulu faire un uniforme de honte, il m'a été pénible de constater que les personnes assises aux terrasses de nos brasseries, et dont la plupart étaient des jeunes gens, ne se sont pas levées pour vous saluer et s'incliner bien bas devant vous tous.

C'est que, sans doute, beaucoup d'entre eux ne savent pas; d'autres ont oublié et c'est cela qui est déconcertant.

Il faut savoir rappeler, surtout à nos jeunes, qu'à un certain moment où il fallait choisir entre la Liberté ou l'esclavage, de tous les coins de France se sont levées des centaines et des milliers de personnes ayant volontairement opté pour la France et pour la Liberté.

Mesdames, vous personnifiez bien ici la Femme Française, dans tout ce que ce mot a de bon, de beau, de noble, ces femmes de France qui, à travers les siècles, ont fait notre Pays. Vous pouvez être fières, Mesdames, de l'exemple magnifique que vous avez su donner au cours de la triste période que nous avons traversée.

Permettez-moi, en terminant, d'adresser une pieuse pensée à tous ceux et à toutes celles qui n'ont pas eu la joie de revoir leur Pays. Nous devons, tous ensemble, faire en sorte que leurs sacrifices n'aient pas été inutiles, en maintenant l'union de tous les Français et conserver à tout jamais leur souvenir.

Vive la France!

(Discours prononcé par M. Jean Deffaugt, Maire pendant l'occupation, Médaillé de la Résistance, actuellement premier Adjoint au Maire d'Annemasse, à la réception à l'Hôtel de Ville d'Annemasse, le jour de l'anniversaire de la Libération des camps, le 27 avril 1958.)



La Trésorière vous parle...

du prêt d'honneur

La fin de l'année approche, la Trésorière se penche sur ses colonnes. Elle compte et recompte. Elle refait ses additions dans l'autre sens. Rien à faire, il y a un trou quelque part. La faute vient bien de quelqu'un, où chercher le coupable?

Hélas! il y a plusieurs coupables : échelonnés de 1952 à 1956, onze prêts n'ont pas été remboursés! Onze camarades qui n'ont pas encore jugé bon de rembourser leur Association! Avant de se répandre en récriminations, la Trésorière feuillette les dossiers : une telle est peut-être à l'hôpital, telle autre à l'asile. Mais non, celles qui ont eu des difficultés supplémentaires depuis leur emprunt l'ont écrit au Service social et les délais de remboursement ont été prolongés...

Aux onze retardataires, le Service social a écrit trois fois, quatre fois, cinq fois... Mais les camarades ne savent plus écrire pour répondre. Pas le moindre mot d'explication. Il s'agit pourtant d'un prêt d'Honneur, d'un prêt sans intérêt, accordé sans la moindre garantie juridique : chez nous, la garantie est morale; nous ne sommes pas une banque. La signature d'une camarade engage son honneur, cela vaut toutes les garanties du monde. L'Association se considérerait déshonorée de devoir poursuivre un de ses membres pour dette impayée. Nos camarades, en général, ont à cœur de rembourser dans les délais convenus, même quand cela constitue pour elles un long effort. Depuis 1952, 248 prêts ont été accordés, nos onze retardataires sont donc bien l'exception. Hélas! la Trésorière ne peut admettre d'exception : la camarade négligente a retrouvé depuis longtemps une vie normale, elle a même oublié son mauvais moment et elle semble ignorer que des camarades moins heureuses attendent le retour des fonds prêtés pour en bénéficier à leur tour.

Camarades qui avez un jour été si contentes de profiter de la solidarité de votre Association, soyez solidaires à votre tour. Vous aiderez directement vos camarades, connues ou inconnues, en liquidant vos dettes, même anciennes. Rien ne se perd dans nos écritures et le cas des camarades infidèles à leur Association, devra être étudié en Conseil d'administration. Evitez-nous et évitez à vous-même cette pénible alternative.

...des cotisations

Camarades, êtes-vous sûres d'avoir payé votre cotisation 1958? Vérifiez-le aujourd'hui même et, si besoin est, mettez-vous en règle : 300 francs minimum, et davantage si vous pouvez pour le bulletin que vous aimez bien. Au 30 novembre, 944 cotisations 1958 seulement ont été réglées pour 1.752 adhérentes. Ne laissez pas finir l'année sans faire votre envoi.

Attention! A partir de 1959 et conformément au vote de l'Assemblée générale de 1958, la cotisation minimum est portée à 500 francs et davantage si on peut.

A. POSTEL-VINAY.

A. D. I. R.
241, Boulevard Saint-Germain
PARIS-VII

C. C. P. Paris 5266.06

Le Gérant-Responsable : A. Postel-Vinay
Imp. Lescaret, 2, Rue Cardinale, Paris

SECRÉTARIAT SOCIAL

Nous rappelons à nos adhérentes que toutes les pensionnées atteignant le taux de 85 % doivent obligatoirement être inscrites à la Sécurité sociale.

Nous sommes à leur disposition pour faire les démarches nécessaires.

A. ENGOUMÉ.

Cercle de l'A.D.I.R.

GALETTE DES ROIS

Fidèles à la tradition, nous tirerons la galette des Rois le dimanche 25 janvier 1959 à l'A.D.I.R. Les camarades qui désireront participer à cette réunion amicale se feront inscrire au siège de l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain.

CAUSERIES

La première conférence sur le Vercors aura lieu le lundi 19 janvier 1959, 241, boulevard Saint-Germain, à 21 heures (voir le précédent Bulletin).

VEILLEE DE NOËL

Nous serions très reconnaissantes à nos camarades isolées qui désirent participer à notre soirée de longue veille, annoncée dans le précédent Bulletin, de bien vouloir s'inscrire à l'A.D.I.R.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'A.D.I.R.

110, Rue de l'Université, PARIS-VII

La « Société des Amis de l'A.D.I.R. » s'est constituée pour venir en aide aux anciennes déportées et internées de la Résistance, membres de l'A.D.I.R.

La cotisation est de 500 frs à 5.000 frs. Sur simple demande, le service de notre Bulletin sera fait aux membres de la Société des Amis de l'A.D.I.R.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Mireille Galmiche, petite-fille de notre camarade Mme Gorrand. Luxeuil-les-Bains.

Christophe Nick, 17^e petit-enfant de notre Présidente-Fondatrice, Mme Delmas. Paris, le 15 novembre 1958.

Anne-Marie Victoire, petite-fille de notre déléguée de Sarreguemines, Mme Schneider. Sarreguemines, 27 octobre 1958.

DECES

Nina Iwanska a perdu sa sœur, Kristina Iwanska, décédée le 20 novembre 1958. Kristina avait subi aussi les criminelles « opérations » de Ravensbrück.

Mme Delmas, « Maryka », a perdu son gendre Alfred Niaudet, le 30 novembre 1958.

Notre camarade, Mme Basille, a perdu sa mère, Gonfreville-l'Orcher, 23 novembre 1958.

Notre camarade, Mlle Cahour, a perdu son frère. 22 novembre 1958.

Notre camarade, Mme Quique, a perdu son fils. Wattrellos, novembre 1958.

DECORATIONS

Notre camarade, Mme Joulian, nous prie d'annoncer que son mari vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'honneur. Calanques-des-Issambres (Var), 11 novembre 1958.

La Médaille de la France libérée, par arrêté du 7 juillet 1958, a été attribuée à nos camarades : Mmes Merly, née Petit Adrienne; Mlle Mondamey Suzanne; Vienet, née Zwingenstein Anne-Marie; Villechenon, née Millet Lucienne.

RECHERCHES

Qui connaît la nouvelle adresse de Flore POUSSARDIN, dite « Florette », demeurant précédemment rue des Amandiers? (Ravensbrück-Holleischen.)

Je la recherche pour renouer des liens de camaraderie et d'amitié. — Anne FERNIER.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

15 MARS 1959

Notre prochaine Assemblée Générale se tiendra le dimanche 15 mars 1959. Dès maintenant nous vous demandons de noter cette date afin d'être disponibles pour cette journée.

Toutes celles qui s'intéressent à la vie de notre Association assisteront à cette Assemblée Générale au cours de laquelle elles seront tenues au courant de l'activité de l'A.D.I.R. et de ses projets. Elles auront à voter pour les élections au Conseil d'Administration et il leur sera proposé une légère modification des statuts.

Dès maintenant, retenez cette date : dimanche 15 mars 1959.